

# NOTRE POLOGNE

*revue mensuelle pour la jeunesse*

<p>RÉDACTION ET ADMINISTRATION  <b>LES AMIS DE LA POLOGNE</b>          16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5<sup>e</sup>)          Directrice : <b>ROSA BAILLY</b></p>	<p>Compte de Chèques Postaux : <b>Paris 880-96</b>          Téléphone : Odéon : <b>62-10</b>  <b>EN POLOGNE :</b>          Bank P.K.O. Jasna 9, VARSOVIE, N<sup>o</sup> 22.000</p>	<p>ABONNEMENTS          Les abonnements partent d'Octobre          France : 5 fr. par an          Pologne : 1 zl. 50</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



CHAUMIÈRE

*Bois de Jakubowski.*

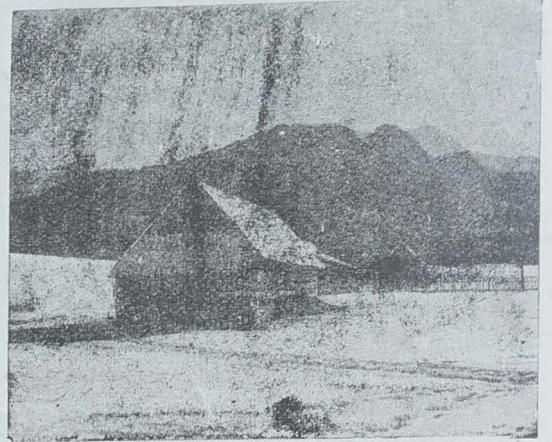


## NOTRE CHAUMIÈRE

MARIA KONOPNICKA

Et lorsque je vois ce vieux toit de paille  
Doré vers le soir des feux du soleil,  
La mousse qui vêt l'antique muraille  
Sous le rouge abri du sorbier vermeil ;  
Lorsque sur le toit la cigogne veille ;  
Que le bois murmure au loin dans le ciel ;  
Quand du vieux tilleul s'envole l'abeille  
Comme au temps de Piast (1) rapportant son miel,  
Lorsque les vieillards assis sous un chêne  
Tiennent leur conseil en face des cieux,  
Se servant des mots de la langue ancienne,  
Tout vêtus de blanc comme leurs aïeux ;  
Lorsque, autour d'un feu qui craque et pétille,  
Se tresse le fil si long, si vivant  
D'un récit naïf qui brille et scintille  
Et s'enroule autour d'un fuseau mouvant ;  
Alors je me sens trembler toute entière  
Au doux souvenir d'un temps effacé ;  
Alors je me dis : voici la chaumière  
D'où nous est venu tout notre passé.

.....  
Et lorsque je vois sur le toit de paille  
Des feux du matin briller la lueur,  
Et luire au soleil la forte muraille  
Dont le ver ne peut entamer le cœur ;  
Lorsque le semeur jette au loin la graine,  
Quand l'herbe commence à verdier le champ,  
Quand le soc retourne en tous sens la plaine,  
Quand le laboureur entonne son chant,  
Et que l'alouette au ciel monte et chante,  
Que la fleur éclôt sur le tumulus,  
Qu'un léger zéphyr agite la plante,



Qu'au haut du clocher sonne l'angelus,  
Quand le mendiant vante avec emphase  
Les gens d'autrefois à ceux d'à présent,  
Qu'un cheval hennisse ou que le vent jase,  
Ou qu'un chien au loin flaire un revenant,  
Lorsque dans les champs tout baignés de larmes  
Sortent les faucheurs brandissant leurs armes  
Et qu'en un seul tout ce peuple assemblé  
Couche sur le sol tout un champ de blé,  
Alors je me sens confiante et fière,  
Je crois entrevoir ce qui doit venir,  
Alors je me dis : de cette chaumière  
Un jour sortira tout notre avenir.

(Traduit par V. Gasztowtt).

(1) Le premier roi de Pologne.



## MADAME CURIE

La vie de l'illustre savante à laquelle est due la découverte du radium nous est contée tout au long dans un admirable livre écrit par Eve Curie, sa fille, sous le titre : « Madame Curie ».

Marie Skłodowska est née à Varsovie en 1867. Son père était professeur et son exquise maman devait bientôt mourir de la tuberculose. Marie, que l'on appelait Mania ou Manusia, était une fillette des plus sages au milieu de cinq frères et sœurs turbulents. Elle aimait contempler dans le salon une vitrine chargée de tubes de verre, d'échantillons de minéraux et de balances de précision.

L'intelligente petite fille est à la tête de sa classe dans l'école polonaise, où fait parfois irruption un inspecteur russe. Toutes les fillettes alors de cacher précipitamment leurs livres polonais et de saisir quelque broderie ou quelque tricot. Elle a déjà perdu sa mère et une de ses sœurs lorsqu'elle entre pour continuer ses études dans un gymnase russe. Là aussi, elle passe par de cruels moments, comme le soir où l'une de ses amies annonce à ses camarades que son frère, arrêté parce qu'il faisait partie d'un complot patriotique, sera pendu à l'aube prochaine.

Elle remporte la médaille d'or et on l'envoie en vacances à la campagne où elle s'amusera follement, comme peuvent faire les jeunes gens, dont les blessures morales ou physiques sont si vite guéries. Pourtant, Mania n'oubliera jamais ce que sa patrie a souffert et voudra toujours la servir.

Après ces parties de campagne, si joyeuses, ces bals, ces charades, ces parties de pêche et de chasse, Marie voudrait continuer ses études, mais sa famille est trop pauvre. Elle décide de se sacrifier pour que sa sœur aînée, Bronia, puisse étudier à la Sorbonne. Marie va entrer comme gouvernante dans des familles qui habitent de petites villes, où elle s'ennuiera beaucoup, et où elle essaiera d'instruire les petits paysans polonais.

Les années se passent, si moroses que la jeune fille voudrait ne plus vivre. Mais voici que Bronia, qui va se marier au docteur Dluski, l'appelle à Paris où elle pourra lui offrir logement et nourriture. Marie traverse l'Allemagne dans un wagon de 4<sup>e</sup> classe où il n'y a pas même de banquettes, et la voici à la Sorbonne. Elle n'a pas voulu habiter chez sa sœur qui demeure à la Villette, et pour être plus près du Quartier Latin, elle a loué une mansarde, où elle a bien froid et souvent bien faim. La voici reçue première à la licence ès-sciences physiques et seconde à la licence de mathématiques. Elle prépare son doctorat.

Un jeune savant français, Pierre Curie, a reconnu en elle une femme de génie et il veut l'épouser. Marie hésite longtemps, car ce mariage l'empêchera de retourner en Pologne. La tendresse patiente de Pierre Curie l'emporte et le mariage se fait, le plus modestement du monde.

Le jeune couple va désormais travailler en constante collaboration. Marie a choisi comme thèse de doctorat d'approfondir certaines théories de Becquerel et voici que ses recherches la mettent sur la piste de corps nouveaux, qu'elle s'efforce d'isoler. Elle pense qu'ils se trouvent dans la proportion d'un centième dans les minerais de Rechblende. Elle apprendra, par un terrible travail de plusieurs années, qu'ils ne s'y



MADAME CURIE

trouvent qu'au millionième ! Le premier corps découvert, elle l'appelle le « polonium » en souvenir de sa patrie lointaine. Les recherches sont si longues, si fastidieuses, dans un misérable hangar que l'on ne peut pas nommer laboratoire, où il gèle, où il pleut, qu'à la fin Pierre Curie voudra y renoncer. Marie s'entête et elle finit par isoler un corps nouveau dont les propriétés vont bouleverser la science humaine : le radium.

On ne saurait assez admirer l'obstination de la jeune femme, qui aurait pu se contenter comme tant d'autres de vivre pour son mari et pour la petite fille qui lui est née, Irène. Quand on est pauvre, les charges d'un ménage sont tellement lourdes ! Son mari repousse d'ailleurs tous les honneurs, toutes les distinctions, toutes les occasions de vivre dans l'aisance. Après la découverte du radium, pourtant, il sera nommé professeur à la Sorbonne, et Marie, reçue première à l'agrégation, sera chargée de cours à l'École Normale Supérieure de Sèvres.

Ainsi sa vie s'alourdit de plus en plus, de soins, de soucis et de travaux. Une seconde petite fille lui naît, Eve. La gloire vient maintenant chercher le jeune ménage dans sa retraite. Pierre et Marie Curie reçoivent ensemble le Prix Nobel. Hélas ! un jour de pluie, Pierre Curie glisse sur le pavé gras de Paris, et un camion qui passe lui broie la tête. Un grand savant est mort, et Marie reste seule avec une fillette et un bébé.

Elle seule peut poursuivre les travaux de son mari : On lui demande de prendre à la Sorbonne la chaire de Pierre Curie.

Elle mènera désormais la vie la plus austère, entiè-

rement vouée aux travaux scientifiques, à son enseignement, à ses découvertes, à l'organisation du Laboratoire du Radium. Le monde entier lui prodiguera les distinctions honorifiques, les médailles d'or, les titres. Elle est docteur honoris causa d'une multitude de Sociétés, scientifiques et d'Universités. Elle est membre d'honneur de toutes sortes de sociétés. Elle reçoit une seconde fois le Prix Nobel. Elle reste indifférente à tout et on ne la voit que comme une femme vieillissante dans une méchante robe noire.

Pendant la guerre, elle quitte ses recherches pour aller former auprès du front, à elle toute seule, deux cents postes de radiographie, qui permettront de soigner plus d'un million de blessés !

Auprès d'elle grandit sa fille Irène qui sera, elle aussi, passionnée de recherches scientifiques et qui obtiendra également le Prix Nobel pour ses recherches sur la radio-activité artificielle. Eve, qui n'a pas l'esprit scientifique, se demande en écoutant à table sa mère et sa sœur parler de Bb<sup>1</sup> et Bb<sup>2</sup>, quels sont ces bébés qui font prime, et ces bébés à l'étrange forme ? C'est la musique qu'Eve préfère étudier.

Madame Curie se rend en Amérique pour y chercher le seul cadeau qui lui tient à cœur : un gramme de radium offert par les femmes américaines.

Les Américains sont stupéfaits de voir venir à eux une personne aussi modeste, aussi simple, aussi indifférente à tous les honneurs. Elle voyage beaucoup ensuite et elle va à plusieurs reprises à Varsovie, où se fonde sous la direction de sa sœur un Institut du Radium.

Ses dernières années sont terribles. Elle devient aveugle et fait tout au monde pour que personne ne s'en aperçoive avant l'opération de la cataracte. Et puis, le radium qui a labouré ses mains de plaies sèches ou purulentes, s'attaque aux sources mêmes de sa vie. Elle est atteinte d'une étrange maladie qui l'emporte en 1934.

Madame Curie a mené la plus austère des vies, mais son labeur prodigieux a révolutionné la science, et en nous donnant le radium, elle a ouvert devant l'humanité les voies d'un progrès indéfini. Elle a droit à toute notre reconnaissance pour tant de misères et de souffrances vaillamment supportées, pour tant de sacrifices consentis à la science, et pour sa persévérance qui n'a jamais défailli. Sa fille Eve mérite aussi notre gratitude pour nous avoir montré cette vie magnifique et terrible, dans un livre admirable qu'on lit avec un battement de cœur, comme le plus attachant des romans.

---

## L'ENFANCE D'UNE SAVANTE

---

Madame Skłodowska (mère de la future Madame Curie) se penche sur son ouvrage — Un ouvrage d'une singulière rudesse. Maniant le tranchet et l'alène, elle confectionne des souliers. Aucune besogne ne lui paraît indigne d'elle. Depuis que ses maternités et sa maladie l'ont obligée de rester à la maison, elle a appris le métier de cordonnier et, à présent, les bottines que ses enfants usent si vite ne coûtent plus que le prix du cuir. La vie n'est pas si facile...

— Cette paire-là est pour toi, Manusia. Tu vois comme elle va être jolie ?

Mania regarde les longues mains découper une semelle, tirer le fil poissé. Tout près de là, son père vient de s'installer confortablement, dans son fauteuil favori. Il serait agréable de grimper sur ses genoux, de défaire l'ordonnance du nœud de cravate, noué avec tant de soin, de tripoter la barbe châtain qui encadre le visage un peu lourd, où joue un si bon sourire...

Mais non ! La conversation des grandes personnes est trop ennuyeuse. « Iwanow... la police... le tsar... déportation... un complot... la Sibérie... » Chaque jour, depuis qu'elle est au monde, Mania entend ces mêmes mots auxquels, obscurément, elle attache une signification redoutable. Et, d'instinct, elle s'écarte, elle recule le moment de comprendre.

S'isolant dans des rêveries profondes et puérides, l'enfant se détourne de ses parents, du murmure de leur bavardage affectueux que traversent parfois le grincement du ciseau sur le cuir, le bruit sec du marteau enfonçant un clou. Le nez en l'air, elle erre par la pièce et s'arrête, en badaud, devant les objets qu'elle chérit particulièrement.

Ce cabinet de travail est la plus belle chambre du logis familial — en tout cas la plus intéressante au gré de Mania. Le large secrétaire français, en acajou, les fauteuils Restauration recouverts d'un inusable velours rouge, la pénètrent de respect. Comme ces meubles sont nets, luisants ! Un jour, quand Mania sera plus vieille et ira à l'école, on lui fera une place à l'un des bouts du grand bureau ministre aux tiroirs innombrables, le bureau du professeur Skłodowski, autour duquel, l'après-midi, les enfants s'assemblent pour faire leurs devoirs.

Le majestueux portrait d'évêque, encadré d'or pesant, qui décore le mur du fond et que dans la famille — dans la famille seulement ! — l'on attribue au Titien, n'attire pas spécialement Mania. Elle réserve son admiration pour la pendule en malachite vert vif, éclatante et ventrue, posée sur le bureau, et pour le guéridon que l'année dernière, un cousin a rapporté de Palerme : le dessus représente un échiquier où chaque case est faite d'un échantillon différent de marbre veiné...

Evitant l'étagère qui porte une tasse de Sèvres bleue, ornée en médaillon du visage bonhomme de Louis XVIII — tasse que mille et mille fois l'on a recommandé à Mania de ne pas toucher et dont elle a une peur terrible — la petite fille s'arrête enfin devant ses plus chers trésors.

L'un, suspendu au mur, est un baromètre de précision, dont les aiguilles dorées luisent sur le cadran blanc, et qu'à jours fixes, le professeur règle et nettoie avec minutie, devant ses enfants attentifs.

L'autre est une vitrine à plusieurs planches, encombrée d'instruments surprenants et gracieux. Il y a des

tubes de verre, de légères balances, des échantillons de minéraux et même un électroscope à feuille d'or... Jadis M. Sklodowski emportait ces objets dans la salle de classe au moment de ses cours. Mais depuis que, par ordre du gouvernement, le nombre des heures consacrées aux sciences a été réduit, la vitrine reste close.

Mania ne peut imaginer à quoi servent ces passion-

nants bibelots. Un jour que, dressée sur la pointe des pieds, elle les contemplait avec béatitude, son père lui a simplement dit leur nom : « Ap-pa-reils de Phy-si-que »

Un drôle de nom.

Elle ne l'a pas oublié — elle n'oublie jamais rien — et, comme elle est de bonne humeur, elle le répète en chantonnant.

Eve CURIE.



LE TOMBEAU DU SOLDAT INCONNU A VARSOVIE  
SOUS LES ARCADES DU JARDIN DE SAXE

## UNE LYCÉENNE. FUTUR PRIX NOBEL

Après le parc des Lazienki, où elle passe la plupart de ses heures de loisir, le jardin de Saxe est un des endroits que Mania Sklodowska ( la future Madame Curie) préfère dans sa ville natale que, des années durant, elle continuera d'appeler « ma petite Varsovie bien-aimée ».

Franchie la grille de fer, Mania et Kasia suivent l'allée qui conduit au Palais. Il y a deux mois encore, selon une tradition immuable, elles traînaient leurs caoutchoucs dans les larges flaques boueuses : assez pour les tremper jusqu'au bord, pas assez pour les immerger complètement et noyer leurs bottines. La sécheresse venue, elles ont repris d'autres jeux qui, en dépit de leur simplicité, les amusent aux larmes. Par exemple, le jeu du « vert ».

— Veux-tu venir avec moi acheter un cahier neuf ? commence Mania d'un ton paisible. J'en ai vu de très jolis avec des couvertures vertes qui...

Mais Kasia est sur ses gardes ! Au mot de « vertes », elle tend brusquement à Mania un petit morceau de velours vert qu'elle tenait caché dans sa poche, et évite ainsi de payer un gage. Mania paraît abandonner le jeu. Elle oriente la conversation vers la leçon d'histoire qu'un professeur leur a dictée hier, et où il était mentionné que la Pologne est une province, le polonais un patois, et que, par leur ingratitude, les Polonais ont fait mourir de chagrin le tzar Nicolas I<sup>er</sup>, qui les aimait tant !

— Tout de même, le pauvre homme était gêné en nous racontant ces infamies. Tu as vu son regard fuyant, son horrible figure ?

— Oui, il était tout vert, hasarde Kasia. Mais aussitôt elle voit s'agiter sous son nez une jeune feuille de marronnier, d'un vert tendre...

Et devant les groupes d'enfants qui bâtissent des pâtés de sable ou poursuivent leurs cerceaux, les gamines s'étranglent de rire.

Elles passent sous la colonnade gracile du palais de Saxe, et traversent la vaste place. Soudain, Mania pousse un cri :

— Nous avons dépassé le monument ! Il faut y retourner immédiatement !

Sans discuter, Kasia fait demi-tour. Les étourdiées viennent de commettre une faute impardonnable. Au milieu de la place de Saxe, se dresse un pompeux obélisque entouré de quatre lions et portant, en lettres orthodoxes : « Aux Polonais fidèles à leur Monarque ». Cet hommage rendu par le Tzar aux quelques traîtres qui se sont fait les alliés de l'opresseur est, pour les patriotes, un objet de dégoût, et la tradition veut que l'on crache chaque fois que l'on passe devant le monument... Si, par inadvertance, on manque à la règle, il faut revenir sur ses pas et réparer l'oubli.

Ce devoir dûment accompli, les filles reprennent leur palabre.

— Ils dansent à la maison, ce soir, dit Mania. Est-ce que tu viendras les regarder ?

— Oui... Oh ! Manusia, quand est-ce que nous aurons le droit de danser, nous aussi !... Nous qui valsons déjà si bien ! gémit l'impatiente Kasia.

Quand ? Pas avant que ces collégiennes ne soient

« entrées dans le monde ». Elles ont tout juste le droit de s'exercer entre elles et d'apprendre, avec le maître de ballet du Gymnase, les lanciers, la polka, la masurek, l'oberek. Elles assistent aussi, reléguées sur deux petites chaises, au cours de danse qui réunit chaque semaine, chez les Sklodowski, la jeunesse de quelques familles amies.

En attendant que vienne leur tour d'être invitées par des garçons, il faut qu'elles passent des mois encore au Gymnase dont voici, sur l'avenue, le grand bâtiment nu à trois étages, tout contre l'exquise chapelle de la Visitation, ruisselante d'ornements, qui semble un îlot de la Renaissance italienne perdu entre de sévères édifices. Déjà leurs camarades pénètrent sous la voûte. Il y a la petite Wulf aux yeux bleus, et Ania Rottert, l'Allemande au nez camus qui est, après Mania, la meilleure élève de la classe, et Léonie Kunicka...

Mais qu'est-ce qu'elle a, Kunicka ? Ses yeux sont bouffis de larmes, et elle, toujours si nettement vêtue, paraît aujourd'hui s'être habillée n'importe comment.

Mania et Kasia ont cessé de sourire. Elles se pressent vers leur amie.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Qu'est-ce que tu as, Kunicka ?

Le fin visage de Kunicka est privé de couleurs. Les mots passent avec difficulté entre ses lèvres.

— C'est mon frère..., il faisait partie d'un complot... on l'a dénoncé... Depuis trois jours nous ne savions pas où il était...

Elle ajoute, étouffée par les sanglots :

— On doit le pendre demain matin.

Les fillettes, bouleversées, entourent la malheureuse, veulent la questionner, la soutenir. Mais la voix aigre de Mlle Mayer se fait entendre :

— Allons, Mesdemoiselles, assez de bavardages. Dépêchons-nous !

Mania, muette d'horreur, gagne lentement sa place. Il y a un instant, elle rêvait de musique, de bals. A présent, tandis que bourdonnent les premières phrases d'une leçon de géographie dont elle n'essaye même pas de saisir le sens, elle voit la figure ardente et jeune du garçon condamné — et la potence, et le bourreau, et la corde...

Cette nuit-là, au lieu d'aller au cours de danse, six enfants de quinze ans ont veillé dans la chambre de Léonie Kunicka : Mania, Hela, Bronia sont venues, avec Kasia et sa sœur Ula, attendre l'aube auprès de leur camarade.

Elles ont mêlé leur révolte, leurs larmes. Elles ont prodigué à leur amie, toute convulsée de peine, des soins humbles et tendres, baignant ses paupières gonflées, l'obligeant à boire un peu de thé bouillant. Les heures ont passé, si lentement, si vite, sur ces filles dont quatre portent encore l'uniforme du lycée.

Lorsque la pâleur de l'aurore, éclairant leur propre pâleur, a marqué l'instant de la fin, elles se sont jetées à genoux sur le sol et, murmurant une dernière prière, elles ont caché dans leurs mains leurs visages pleins de terreur.

# Joseph SULKOWSKI, chef de l'Armée Française

Une des plus curieuses figures de héros franco-polonais, qui d'ailleurs aujourd'hui encore reste entourée d'un certain mystère, est certainement celle de Joseph Sulkowski.

Toute une légende existe sur ce personnage étrange.

Joseph Sulkowski était fils du comte Sulkowski, frère du prince, officier de l'armée autrichienne, et d'une gouvernante française. Le prince Sulkowski, qui l'adopta, était d'une nature despotique, grand voyageur et caractère original s'il en fut. Le jeune Sulkowski ne put jamais s'entendre avec son père adoptif, et celui-ci ne tarda pas à rompre toute relation avec le fils de son frère et à le déshériter entièrement.

Le jeune Sulkowski résolut alors de faire sa carrière dans l'armée polonaise, et il s'inscrivit à l'école des officiers fondée par le roi Stanislas-Auguste. Il en sortit dans un très bon rang, avant le deuxième partage de la Pologne. Pendant la guerre polono-russe de 1792, et particulièrement à la bataille de Zelwa, il se fit remarquer par sa bravoure, son sang-froid et sa remarquable tactique. Après l'armistice, il fit ce que firent alors tant d'officiers, et Thadée Kosciuszko tout le premier : il émigra à l'étranger et se rendit en France, où triomphait alors la grande Révolution.

Sulkowski se jeta dans le tourbillon révolutionnaire. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen plongea dans l'enthousiasme ce tempérament ardent et ce cœur généreux.

Mais ce qui dominait en lui, c'était la croyance en la fatalité.

« Ce qui doit être ne peut être changé », disait-il. « Ou bien je parcourrai tous les échelons de la carrière militaire et me montrerai digne du titre de chef suprême et je conduirai l'armée polonaise à la victoire, (car Sulkowski croyait fermement au rétablissement de sa patrie indépendante, et il était persuadé que l'armée polonaise devrait bientôt entrer en lutte pour la liberté de la Pologne) ou bien je disparaîtrai ; et je préfère la mort à la vie dans l'esclavage et dans une impuissante oisiveté. »

Son plus cher désir était de servir dans l'armée française, sous la direction de tant d'extraordinaires généraux, et de faire avec eux toutes les campagnes de la Révolution.

Grâce à ses relations avec l'Ambassade de France à Varsovie, Joseph Sulkowski fut nommé capitaine des armées françaises, et le sort voulut qu'on l'affectât à l'armée d'Italie, où il attira l'attention du général en chef, Napoléon Bonaparte, par ses qualités toutes particulières.

Le Général en chef appela à ses côtés Sulkowski, le nomma son adjudant, et ce dernier conserva ce poste jusqu'à sa mort.

A partir de ce moment, ces deux hommes de génie, dont l'un était le chef suprême des armées révolutionnaires en France, et dont l'autre, selon l'expression célèbre de l'organisateur de ces armées, Carnot, devait remplacer le premier en cas de disparition de celui-ci, unirent leur destin jusqu'au jour de la mort héroïque de Joseph Sulkowski, survenue au Caire, pendant la campagne d'Égypte. Le prince, plusieurs fois blessé, et bien que ses blessures ne fussent pas encore cicatrisées, avait voulu remonter à cheval, et, à la tête de quelques dizaines de soldats, il essaya de pénétrer dans la ville en révolution.

Armé de son sabre, avec une bravoure inouïe, il se fraya un passage au milieu d'une foule de plusieurs milliers d'hommes en révolte, et il serait certainement sorti sain et sauf de cette folle équipée, sans une malheureuse chute de son cheval qui le jeta par terre. Sulkowski fut aussitôt entouré par la horde des émeutiers et littéralement mis en pièces par la foule. Le groupe des cavaliers qui lui faisaient escorte s'enfuit en désordre, sans même pouvoir recueillir les restes de l'héroïque officier.

Cela se passait le 18 octobre 1798. Sulkowski avait alors vingt-huit ans et était général de brigade.

— Dès le premier instant que je l'aperçus, disait de lui Napoléon, il me sembla digne du commandement suprême.

Pendant longtemps, ce grand connaisseur d'hommes regretta la mort prématurée du héros polonais. Etant à Sainte-Hélène, il disait à son compagnon d'exil, l'adjudant Bouzierre : « Je ne trouve pas de mots pour louer convenablement le caractère, le courage, l'extraordinaire sang-froid de mon pauvre Sulkowski. Il serait allé loin ! »

Bonaparte avait en Joseph Sulkowski une telle confiance qu'il avait l'habitude de lui donner les ordres qui concernaient l'armée *oralement*, sachant bien que le prince les transmettrait exactement sans qu'il fût besoin de les écrire.

Miot disait de lui qu'il « joignait à la bravoure un rare talent et une science très étendue. »

Il n'y eut pas une importante bataille de l'expédition d'Égypte à laquelle Sulkowski ne prit part. Pendant le siège d'Alexandrie, il fut deux fois rejeté au pied des murs auxquels il avait réussi à s'agripper. A la bataille de Selehieh, il fut huit fois blessé.

A la nouvelle de sa mort, Napoléon s'écria : « C'est une perte irréparable ! »

On a donné le nom de Sulkowski à un des forts du Caire. Ce nom figure également sur l'Arc de Triomphe, parmi ceux des héros des guerres napoléoniennes.

Napoléon a dit vrai : « la mort de Sulkowski fut une perte irréparable. »





Une image d'un film polonais : « Monsieur Thadée », d'après le chef-d'œuvre de Mickiewicz :  
Les officiers polonais engagés dans les armées de Napoléon (à gauche le Général Dombrowski)



LES « LYS D'OR » AU LYCÉE GIZYCKI

UN GRAND ARTISTE POLONAIS

## ARTHUR GROTTGER

Grottger, Chopin, Słowacki — ces trois noms me viennent toujours à l'esprit quand je songe à l'un seulement de ces trois grands Polonais. Je ne peux réussir à les séparer, peut-être à cause de la ressemblance de leur visage, peut-être à cause de la similitude de leurs œuvres, bien que ces dernières se soient développées chacune dans des directions différentes. Grottger fut peintre, Chopin musicien, Słowacki poète. Quoi qu'il en soit, lorsque je contemple le cycle des images de Grottger représentant les luttes de la Pologne pendant l'insurrection de janvier 1863, j'entends les merveilleuses mélodies de Chopin, et dans ma tête résonne la poésie cristalline des vers de Słowacki.

Il semble que Grottger était prédestiné à devenir peintre. Son père Jean-Joseph, noble, batailleur, aimant, après de longues chevauchées, à politiquer le sabre à la main, était cependant un artiste. Il transmit à son fils ce qu'il avait de meilleur : le talent. En outre, depuis sa plus tendre enfance, il encourageait Arthur à dessiner : « Dessine tout », lui disait-il.

Jusqu'à douze ans, Arthur fut élevé dans sa maison, de famille, près de Léopol. Mais quand il eut atteint sa douzième année, après avoir serré dans ses bras et embrassé sa mère qui avait les mêmes yeux que lui, le cœur serré, il partit pour Léopol. Il fallait bien qu'il se préparât à être peintre...

Le comte Alexandre Pappenheim, Bavarois, remarqua le jeune homme, le prit sous sa protection et devint son ami pour de longues années, bien qu'il fût Allemand.

Grottger se mit à étudier. Bientôt, il obtint une bourse de l'empereur et partit pour Cracovie. Il avait quinze ans quand il arriva dans la capitale intellectuelle de la Pologne. Malheureusement, le moment était mal choisi. La ville du Wawel traversait une période de stagnation ; elle ne possédait pas encore les grands artistes qui allaient la peupler plus tard.

Matejko, le premier avec Grottger, passa le seuil de l'École des Beaux-Arts de Cracovie. Dans cette école, l'atmosphère n'était guère agréable. Grottger resta là trois ans, puis il partit pour Vienne.

Là seulement, il apprit à connaître la vie. Il avait pour exister et pour étudier vingt florins par mois. Plus d'une fois, il dut se contenter pour dîner « d'un petit pain et d'un cigare ». Et cependant, il peignait, et même il exposait ses peintures toujours avec plus de succès. C'est pendant cette dure période de sa vie que se forma son talent. A l'âge de vingt-deux ans, le jeune artiste était déjà un aquarelliste remarquable. Ses petites têtes de femmes datant de cette époque, sont de véritables chefs-d'œuvre, d'une technique étonnante : quelques taches jetées çà et là sur le papier, forment une tête pleine d'expression. Il peignait alors avec une telle subtilité, avec un tel sentiment qu'aucune de ses têtes ne ressemble à l'autre. Il est à regretter que, dans les années suivantes, il ait abandonné l'aquarelle pour le fusain et le dessin ; mais il est juste de dire que c'est dans cette dernière direction qu'il a trouvé la gloire.

En ce temps-là, il commençait seulement à dessiner ;



LE DÉPART DE L'INSURGÉ

il s'exerçait longuement à faire des illustrations. Mais il mettait toute son énergie à apprendre la technique de la peinture à l'huile. Il a beaucoup peint à l'huile, mais dans ces œuvres il n'a jamais été lui-même ; ou bien il voulait imiter les maîtres qu'on lui donnait pour modèles, ou bien il voulait créer des œuvres originales, mais il ne parvenait pas à dégager les caractères de son génie propre. Il tâtonnait donc, cherchait la forme d'art qui serait le plus conforme, pour le moment, à son esprit ; il était très irrégulier. De portraits plus ou moins bons, il sautait à des compositions parfois excellentes, comme le « Portrait d'un Cheval », de 1860.

Au milieu de ces essais et de ce travail incessant, Grottger atteignit l'année 1863.

Dans la période qui précéda presque immédiatement l'insurrection, régnait en Pologne un romantisme agréable aux esprits polonais d'alors. L'idéal, les pensées pleines d'envolée, les rêves irréalisables remplissaient alors l'âme des Polonais. Tous vivaient de l'idée des luttes futures pour la liberté de la Pologne. Bien entendu, cette atmosphère trouvait son écho dans les dispositions rêveuses du jeune homme. Les rues désertes, les femmes portant le deuil de la patrie, le peuple dans l'extase de la prière, tout cela vivait, frissonnait dans le cerveau de l'artiste, et, comme il était peintre, il traduisait l'ardeur de ses sentiments sur la toile.

C'est ainsi que naquit « Varsovie », premier cycle de Grottger, représentant sept épisodes choisis dans la vie de la Pologne avant l'insurrection.

Les principaux motifs de tous ces dessins sont des têtes. En général, les visages de Grottger semblent parler ; ici, ils jouent. Toutes les formes que peut prendre la réaction humaine contre l'injustice sont comme incarnées dans « Varsovie ».

Le succès de « Varsovie » à l'exposition de Vienne



LA BÉNÉDICTION DE L'INSURGÉ

surprit et ravit à la fois si complètement Grottger, qu'il dit à ses amis : « Mon Dieu, pourrais-je recevoir une plus belle récompense que celle-là ? » Il composa encore « Varsovie II » ; mais ce deuxième cycle, errant d'exposition en exposition, finit par disparaître. On croit que quelqu'un l'acheta à Londres, mais jusqu'à aujourd'hui il n'a pas été retrouvé.

L'insurrection éclate.

« Grottger, écrit Potocki, guette le cours des événements qui se déroulent dans son pays avec deux yeux enflammés et, malgré les graves obligations qui lui incombent, car il doit veiller sur sa mère qui demeure avec lui, il se précipite dans les rangs des combattants. On ne l'a pas accepté, et le triomphe qu'a remporté dernièrement « Varsovie » lui a montré en quoi consistait pour lui le véritable service de la patrie. Il a senti qu'ici, à Vienne, parmi les étrangers, il constitue peut-être la protestation la plus énergique contre l'opresseur ; que, bien qu'il ne soit ni commissaire ni émissaire, il a une grande mission à remplir. Et il est arrivé pour lui ce qui est arrivé jadis pour Slowacki : il a commencé une bataille non sanglante, victorieuse, en jetant dans le cœur des générations à venir la flamme de l'idéal ».

Bientôt, Grottger composait un nouveau cycle : « Polonia », qui comprenait le *Recrutement*, le *Martèlement des Faux*, la *Bataille*, le *Refuge des Blessés*, la *Défense du Château*, *Dévastation*, *Deuil*, *Sur le Champ de Bataille*.

Ce sont les étapes de la malheureuse insurrection. Chaque station est un hommage à l'Insurgé Inconnu.

Dans « Polonia », Grottger a voulu donner une image de l'insurrection. Mais plus tard, il lui a semblé que ce cycle était inachevé ; il a senti que l'histoire de l'insurgé n'était pas terminée, et il a voulu le suivre dans son martyre en Sibérie.

Par les images de la Sibérie, l'artiste arrive à la « Lithuanie ». Il est vrai qu'il n'a terminé ce dernier cycle que deux ans après l'insurrection, mais il commença à y travailler peu de temps après la fin de « Polonia ».

A travers les branches couvertes de mousses grises, un fantôme glisse : la Mort. « Va, insurgé, il est temps » Dans le berceau se trouve un petit enfant, la femme tremble de frayeur... « Va !... et tu reviendras comme une ombre ; ce sera ton esprit seulement qui reviendra dans ta chaumière ». *Le Serment, le Combat...* « L'insurrection et ton rêve ont éclaté comme une bulle de savon... Ta femme, enchaînée dans une mine en Sibérie, contemple l'image de la Vierge ». Mais enfin vient la *Résurrection de la Pologne*.

Quand ses cycles eurent paru, la situation de Grottger sembla s'améliorer. Les deux « Varsovie » furent vendues, à bas prix, il est vrai, mais « Polonia » lui rapporta 300 gulden. Il croyait voir s'ouvrir devant lui de nouveaux horizons. Il se trompait, mais cette illusion lui donna courage et confiance. Il s'assit devant son chevalet et se souvint qu'il avait jadis peint des aquarelles. Et comme pour couronner ce bonheur, il fut invité à prendre part à un voyage à Venise.

A Venise, il resta un mois. Un mois seulement, il eut la possibilité d'admirer les chefs-d'œuvre du Titien, de Raphaël, de Michel-Ange. Nous pouvons imaginer quels sentiments furent ceux de Grottger, combien il s'enivra de cet art, et combien il profita de son séjour à Venise. Sous l'influence de Raphaël, de dessinateur qu'il était, il devint peintre.

Ce Raphaël qui a formé tant de peintres, a donné à l'artiste polonais la couleur. La couleur pure, ensoleillée, qu'il avait cherchée, Grottger la trouvait ici. Maintenant, il rejette ces scènes historiques, ces portraits sombres, afin de peindre ce qu'exigeait son art : des couleurs claires, des couleurs polonaises : le vert des forêts, le rouge du soleil couchant, l'azur du ciel de Pologne...

Mais le mois à Venise passa rapidement. Il fallut revenir à Vienne. Les beaux rêves étaient terminés, et maintenant la grise réalité se faisait de plus en plus sombre. La vie à Vienne pour Grottger devenait impossible, car sa pauvreté était toujours plus grande. Grottger s'enfuit. Il revint dans son pays, à Cracovie, à Krynica, puis à l'autre bout de la Pologne à Sniatynki, dans les Carpathes Orientales. Seule, l'extraordinaire faculté qu'il avait de s'adapter aux événements, permit à Grottger de supporter ce « vagabondage parmi les siens ». Il peint le peuple polonais. C'est alors qu'il compose ses plus belles peintures à l'huile, qu'il fait des esquisses, des dessins, tout ce qui lui vient à l'esprit. Il n'a pas d'argent pour payer les modèles ; par bonheur, il est doué d'une excellente mémoire visuelle, et c'est peut-être pour cela que bien souvent le modèle lui est inutile. Ses compositions, faites de mémoire, ne perdent rien en naturel. Il passe près de six mois, à Sniatynki, chez un ami, puis recommence le vagabondage.

Léopol. C'est ici qu'il connaît Wanda Monné, dont il devient amoureux. Mais pour le moment, le mariage

n'est qu'un rêve, car de quoi vivraient les deux époux ? Il se met donc à travailler comme un enragé afin d'améliorer sa situation matérielle. Il se consacre à ce qui, jusqu'ici, lui a apporté le plus grand profit : la peinture à l'huile et le fusain. Jamais, jusqu'ici, son talent n'a été si fécond. Et en même temps, le sort le jette de ville en ville. Il travaillait, mais il sentait le besoin de créer une grande œuvre ; les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête ne lui laissaient pas de repos. Varsovie, Polonia, Lithuanie, il cherchait le lien commun de ces trois cycles. C'était la guerre. Il se jeta sur ce thème.

Septembre, octobre, novembre : les premiers cartons paraissent : *Incendie, Famine, La Comète, Tirage au Sort, Allégorie de la Guerre*. Mais avant qu'il ait pu finir « la Guerre », il part pour Paris, et devant lui se dresse le spectre d'une mort prématurée.

Autrefois, Paris l'avait attiré autant que l'Italie ; maintenant, c'était seulement pour lui une station dans sa vie errante. Et cependant, il aime Paris. Paris l'aide à finir sa « Guerre ». Il travaille si consciencieusement à ce cycle que les gens autour de lui s'émerveillent de ce dessinateur qui « recommence cinq ou six fois une jambe dans une botte ». Le 17 mai 1867, il termine « la Guerre », et il meurt cinq mois plus tard.

Le cycle « la Guerre » est le meilleur de tous les cycles de Grottger. Jamais l'ombre de la guerre n'avait été représentée avec cette effrayante réalité. Grottger

avait pu le faire parce qu'il était Polonais, et que les Polonais savent depuis des siècles ce que signifie la guerre la plus cruelle. « Hommes ou Chacals ? » demande le cycle. « La Guerre », outre son contenu, est encore intéressante du point de vue pictural. On y trouve tout : des groupes, des paysages, des intérieurs, des actions, et tout parfaitement rendu.

« Dans ce cycle, il a donné tout son être. Il pouvait, après l'avoir fini, cesser de lutter contre la maladie, sachant qu'une mort précoce ne lui enlèverait rien de sa gloire, car il était arrivé au sommet de la perfection. »

La maladie, les soucis moraux remplirent les quelques derniers mois de la vie de Grottger. Le 13 décembre 1867, dans la nuit, il ferma les yeux pour toujours. Dans ce même Paris, quelques années auparavant, Chopin avait créé ses immortelles polonaises et Slowacki, loin de la patrie, écrivait ces mots :

« Parce que j'ai souvent rêvé sur une tombe,

« Parce que je n'ai presque pas connu ma maison paternelle,

« Parce que j'ai été comme un pèlerin qui se fatigue en chemin,

« A la lueur des éclairs,

« Parce que je ne sais pas où est le tombeau où je serai couché,

« Je suis triste, mon Dieu ! »

ZDZISLAW JAWORSKI.



Arthur GROTTER. — *Les Trois-Etats*



Procession de la Fête-Dieu à Lowicz